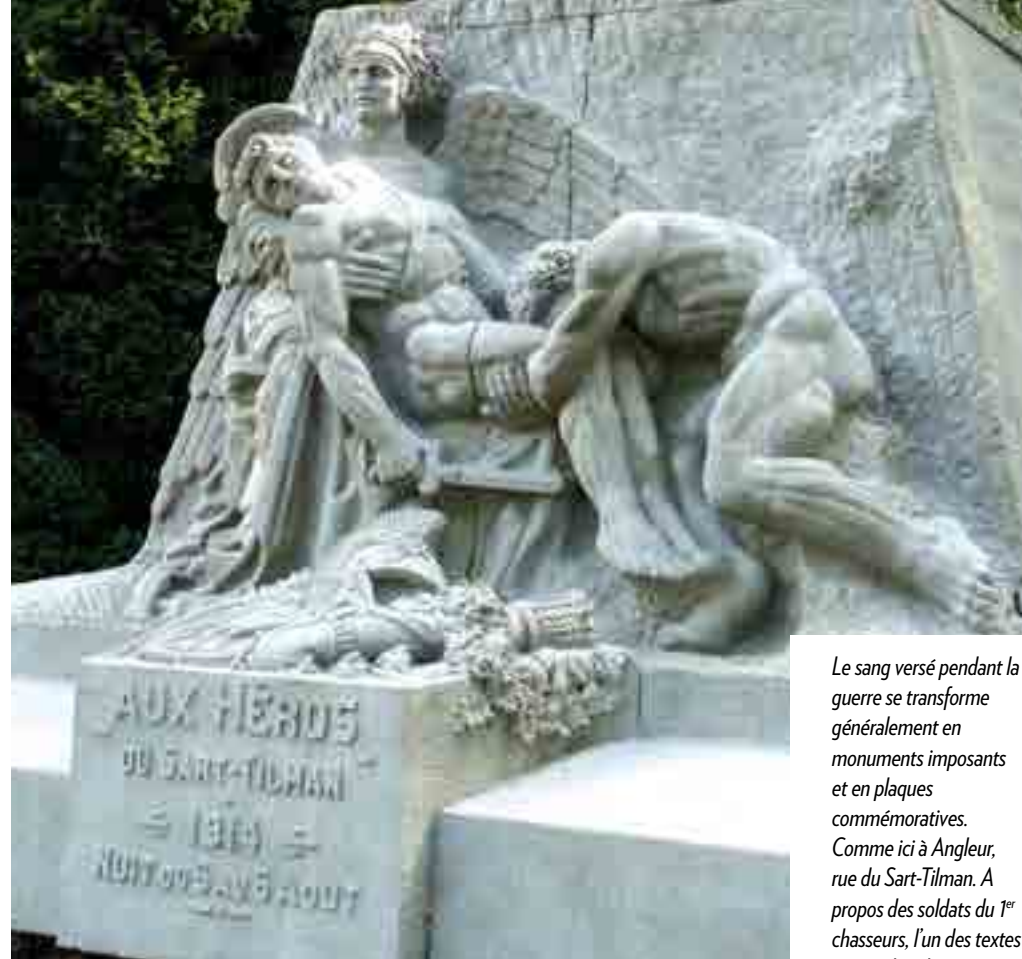


PAROLES D'AUMÔNIER

« Les Allemands n'essayèrent pas de se déployer, mais ils avancèrent vague par vague, presque au coude à coude, constituant une effroyable barricade de morts et de blessés qui menaçait de masquer nos canons et d'être dangereuse pour nous. Cette barricade monta si haut que nous nous demandâmes s'il fallait tirer au travers ou sortir pour y ouvrir des brèches à la main... Le croiriez-vous? Ce véritable mur de tués et de mourants permit à ces étonnants Allemands de se rapprocher et de charger finalement en travers du glacis. Ils n'allèrent pas plus loin que la moitié, parce que nos mitrailleuses et nos fusils les fauchèrent. Nous aussi, nous eûmes des pertes mais elles restèrent légères par rapport au véritable carnage que nous fîmes parmi les ennemis. »⁽¹⁾

Ce témoignage est attribué à un officier belge qui participa à la défense du fort de Barchon et il évoque la matinée du 5 août 1914. A ce moment, il y a seulement quelques heures que la Grande Guerre a commencé. Déjà, elle donne un aperçu de l'horreur dans laquelle des millions d'hommes vont être plongés pendant quatre ans. Les premiers soldats de cette guerre à donner ainsi leur sang dans une opération imbécile et suicidaire appartenaient au 53^e régiment westphalien. Ils sont envoyés au casse-pipe par des officiers allemands pressés d'en découdre avec les Belges. Alors ces jeunes hommes y vont. En criant « Der Kaiser! » Se faisant faucher par l'artillerie du fort, ensuite par ses mitrailleuses. Ce matin-là, huit soldats belges meurent, vingt-sept sont blessés. En ce qui concerne les Allemands, le décompte n'a jamais été fait.

La journée commence mal pour l'armée d'invasion et cela va continuer. De longue date son état-major avait prévu que la ville de Liège serait investie très rapidement, en passant de nuit par des routes et chemins se situant dans les intervalles entre les forts. Dans l'après-midi, des échanges de coups de feu ont déjà eu lieu çà et là, mais c'est vers 22 heures, alors qu'un terrible orage vient de faire trembler le ciel, que l'offensive principale est portée simultanément en six



Le sang versé pendant la guerre se transforme généralement en monuments imposants et en plaques commémoratives. Comme ici à Angleur, rue du Sart-Tilman. A propos des soldats du 1^{er} chasseurs, l'un des textes gravés dans la pierre rappelle la nuit du 5 au 6 août 1914 en ces termes : « Ces héros ont cueilli dès la sanglante aurore la palme du martyr et le laurier vainqueur. Ô patrie, ils t'ont fait un rempart de leur cœur et sur ce mont sacré leur âme veille encore. »

points distincts sur la ceinture de Liège. Sur la rive gauche, la 34^e brigade allemande subit d'énormes pertes à Herstal (lire page 58) et est mise en déroute. De l'autre côté de la Meuse, à Rabosée, 450 fantassins belges barrent la route à 5000 allemands (lire pages 54 et 55. Entre Barchon et Evégnée, le 16^e régiment d'infanterie allemand, confronté à la résistance farouche des Belges, renonce lui aussi. Idem dans le secteur Fléron-Chaufontaine, où la 11^e brigade allemande qui est arrivée jusqu'à Beyne-Heusay, tout près de Liège, ne peut supporter les tirs continus en provenance du fort de Fléron et est forcée de reculer jusqu'à Oline. Enfin, entre l'Ourthe et la Meuse, les 38^e et 43^e brigades allemandes battent aussi en retraite dans la matinée du 6 août.

Partout, durant cette terrible nuit du 5 au 6 août, les combats sont horriblement meurtriers. L'aumônier Henri de Grootte est présent lors de la bataille du Sart-Tilman, dans l'intervalle entre les forts de Boncelles et d'Embourg, là où plusieurs centaines de soldats belges du 1^{er} chasseurs à pied ont donné leur vie pour forcer des Allemands fortement décimés et découragés à battre en retraite. Il raconte : « A gauche, vers Boncelles, des masses grises piétinent les champs de betteraves. Ce sont les 73^e et 74^e régiments d'infanterie allemands qui, en rangs serrés, poussant des

hourrahs, montent à l'assaut du fort. Les obus, les mitrailleuses creusent des trousés dans les colonnes des assaillants. A la voix des officiers, les bataillons serrent les rangs et poursuivent leur marche sans arrêt. Trois fois, les lignes sont rompues, trois fois elles se reforment; enfin, décimées, elles viennent s'effondrer près des fossés. Seule, une centaine d'hommes restent debouts; démoralisés, privés d'officier, ils agitent un drapeau blanc. (...) L'assaut a échoué. L'ennemi se retire vers 7 heures et ne tente plus que de rares contre-attaques; les chasseurs restent maîtres du terrain; leur drapeau flotte devant Sart-Tilman.

« (...) Je parcours le champ de bataille. Quel abominable tableau! Autour des tranchées, des cadavres belges et allemands sont amoncelés et forment des parapets de trois mètres de haut. Je descends dans une tranchée: une mare de sang, un amas de corps enchevêtrés. Hélas, que de petits chasseurs sont là, pauvres garçons que des mères anxieuses attendent au foyer. Enjambant les cadavres, je panse et j'encourage nos blessés. Résignés, ils souffrent sans se plaindre, mais avec quelle angoisse ils me regardent (...). Quand j'adresse quelques mots dans



© Library of Congress - Washington

leur langue aux blessés allemands, éclate un tapage assourdissant. Ils pleurent, gémissent, se lamentent, et, me prenant pour un des leurs, me chargent d'adieu pour leurs parents, pour leurs femmes, pour leurs enfants. Ils s'accrochent à moi, me baisent les mains, me supplient de ne pas les abandonner.

« Je m'enfuis de cet enfer et, de nouveau, je sillonne le champ de bataille, à la recherche de blessés à panser, de mourants à administrer. Là, devant moi, gisent plus de 5000 soldats des corps de Brandebourg, de Hanovre et de Poméranie. Le sol est couvert d'un manteau gris, parsemé çà et là de taches sombres d'uniformes de chasseurs. De ce champ de douleur, des plaintes, des sanglots, des râles s'élèvent. C'est épouvantable! Couché sur le dos, les intestins s'échappant d'une affreuse plaie, un volontaire de dix-sept ans appelle

lamentablement: "Ma mère, ma mère! Je voudrais te voir!" (...)

» Je repars. Un commandant me défend d'avancer: "Aussi longtemps qu'il reste des blessés", protestai-je, "j'ai une mission à remplir." Il cède et me donne deux soldats pour ma défense. La précaution n'est pas inutile. Un instant après, un officier allemand, qui semblait mort, me tire deux coups de revolver, sans m'atteindre heureusement. Je n'approche plus les officiers ennemis qu'avec une prudence extrême. Quelle que soit la gravité de leurs blessures, tous, hautains, silencieux, ont la main crispée sur leur sabre, afin d'éviter l'humiliation du désarmement. "Je voudrais être enterré avec mon sabre et mes décorations", me déclare un hauptmann mourant; je le lui promets et il meurt satisfait. Avec un dévouement admirable, les infirmières

Des pertes énormes et inattendues pour les Allemands.

transportent les blessés et bientôt, sur la route d'An-

gleur, chemine un long convoi d'ambulances d'où partent, à chaque cahot, des cris et des gémissements.

» Vers le soir, je reste seul sur le champ de bataille. Un crépuscule sinistre enveloppe la plaine des morts. Des puanteurs animales se mêlent aux senteurs des bois; pas un murmure, pas un bruissement; partout la paix, le silence. Sur le sol raviné, creusé, tourmenté, se dressent des amoncellements de choses sombres, horribles, terrifiantes... »⁽²⁾ ■

⁽¹⁾ J.-L. Lhoest et M. Georis, « Liège, août 1914 », Presses de la Cité, Paris, 1964.

⁽²⁾ Baron Camille Buffin, « La Belgique héroïque et vaillante. Récits de combattants », Plon, Paris, 1916, pp. 33-35.